



Les labyrinthes de la nouvelle violence urbaine dans les romans québécois

Licia Soares de Souza¹

RÉSUMÉ: Dans la littérature, la notion de précarité est maintes fois analysée avec certains lieux communs de notre époque, comme les figures de l'exil et de la pérégrination, nous dit Simon Harel (2007,53). Il ajoute qu'une poétique diffuse de la postmodernité affirme que nos espaces sont éphémères, que nos actions n'ont pas de véritable portée sociale, que le monde des traditions est peu à peu abandonné. Ainsi l'art n'existerait que dans son incomplétude radicale et la négativité serait notre nouvelle appartenance. Cet article analyse l'émergence de la précarité post-moderne dans des romans québécois contemporains qui utilisent des personnages enfants pour signaler les noyaux thématiques de l'incomplétude symbolique de la société québécoise. post-référendaire Les écrivains Sylvain Trudel, Christian Mistral, Marie Gagnon, Henri Lamoureux et Bertrand Gervais réussissent à montrer comment des enfants romanesques évoluent dans une société fragmentée, elle même sans repères, si ce n'est celui de la réussite individuelle basée sur les valeurs de l'argent et du profit.

Mots-clés: Littérature québécoise. Précarité post-moderne. Incomplétude symbolique. Fragmentation sociale.

RESUMO: Na literatura, a noção de precariedade é muitas vezes analisada com certos lugares comuns de nossa época, como as figuras do exílio e da peregrinação, nos diz Simon Harel (2007). Este autor acrescenta que uma poética difusa da pós-modernidade afirma que nossos espaços são efêmeros, que nossas ações não têm verdadeiro alcance social, que o mundo das tradições está sendo pouco a pouco abandonado. Assim, a arte só existiria em sua incompletude radical e a negatividade seria nosso novo pertence. Este artigo analisa a emergência da precariedade pós-moderna em romances quebequenses contemporâneos que utilizam personagens crianças para assinalar os núcleos temáticos da incompletude simbólica da sociedade quebequense. Os escritores Sylvain Trudel, Christian Mistral, Marie Gagnon, Henri Lamoureux et Bertrand Gervais conseguem mostrar como crianças romanescas evoluem em uma sociedade fragmentada, sem referências, a não ser a do êxito individual baseado nos valores financeiros e de lucro.

Palavras-chave: Literatura quebequense. Precariedade pós-moderna. Incompletude simbólica. Fragmentação social.

¹ Universidade do Estado da Bahia (UNEB), CNPq (Brasília). Professeure associée de l'UQAM.



Dans l'ouvrage *Espaces en perdition*, Simon Harel (2007,1) demande: "nous est-il possible d'habiter des lieux précaires, des espaces qui nous condamnent à une mort lente?". Dans ce contexte, les lieux précaires expriment une condition humaine où l'effacement des traces (du patrimoine, des mémoires individuelles et collectives, par exemple) est une menace bien réelle. C'est que la précarité signifie, en général, une absence d'une ou plusieurs sécurités permettant aux personnes d'assumer leurs responsabilités élémentaires et de jouir de leurs droits fondamentaux. Comme un véritable malaise dans la société, la précarité conduit à l'exclusion sociale, compromettant gravement les chances des personnes reconquérir leurs droits et de réassumer leurs responsabilités par elles-mêmes dans un avenir prévisible. La précarité signifie également des pertes, même l'estime de soi, une exclusion sociale qui se double d'une exclusion psychique, tout en provoquant des désaffiliations et des ruptures des liens sociaux.

Dans la littérature, la notion de précarité est maintes fois analysée avec certains lieux communs de notre époque, comme les figures de l'exil et de la pérégrination, nous dit encore Harel (2007,53). Il ajoute qu'une poétique diffuse de la postmodernité affirme que nos espaces sont éphémères, que nos actions n'ont pas de véritable portée sociale, que le monde des traditions est peu à peu abandonné. Ainsi l'art n'existerait que dans son incomplétude radicale et la négativité serait notre nouvelle appartenance.

Cette prise de position possède un précieux avantage: elle attire l'attention sur les représentations des formes d'habiter les lieux et de construire des espaces adéquats aux filiations sociales, comme des antithèses de la précarité, aptes à montrer des degrés signifiants et variés de la détérioration d'un monde habité. A quel moment un lieu habité devient-il précaire, poussant les individus à une délocalisation spatiale, psychique et sociale? Est-il nécessaire de comprendre le monde habité pour mieux comprendre les représentations de l'itinérance, de l'errance et de la dérive dans la littérature contemporaine?

Pour répondre, d'une certaine façon, à ces questions, nous pouvons encore recourir aux réflexions de Bertrand Gervais (2008) sur l'importance de la figure du labyrinthe. La présence du labyrinthe dans les arts est incontournable, et elle est au cœur d'un récit fait de meurtres, d'abandons, de parricides, d'amour et de débauche. Des personnages singuliers y évoluent, des êtres hybrides, des dieux, de même que des rois et des reines au destin grandiose. Les fondements de l'imaginaire du labyrinthe et des



figures qu'il réunit reposent sur la figure mythique de Thésée. Celui-ci pénètre dans le dédale pour y tuer le Minotaure. Il parvient ensuite à fuir grâce au fil que lui a donné Ariane qui le tient elle-même de l'inventeur du labyrinthe, Dédale. Mais, continue Gervais, l'épisode central du mythe, la mise à mort du Minotaure, n'est jamais décrite et on ignore comment Thésée s'y prend pour détruire le monstre, mi-homme, mi-taureau. Et l'auteur se demande: "Le Minotaure est-il tué à coups d'épée, de poing ou de massue? Thésée se sert-il de l'épée qu'Ariane ou son père (selon les versions) lui a laissée et qui lui permet, à Athènes, d'être reconnu par ce dernier et d'être sauvé d'un empoisonnement? Utilise-t-il la massue de Péripéthès...?" (GERVAIS, 2008, p. 27).

Le fait est que, dans toutes les versions du mythe, le meurtre survient à l'abri des regards, ce qui inscrit cette mise à mort dans une logique de l'oubli (GERVAIS, 2008, p. 30). L'oubli de soi, de ses propres déterminations spatio-temporelles et de la façon de retrouver son chemin: "Le labyrinthe, c'est l'errance provoquée par une multitude de choix à faire qui enfonce le sujet toujours plus profondément dans la confusion." (GERVAIS, 2008, p. 33). Tandis que l'art de la mémoire implique un déplacement dans l'espace d'une façon rationnelle, quand on connaît son chemin, le labyrinthe impose, en raison de son lacs, la ligne brisée de ses tracés et la plurivocité de ses parcours dont la disposition est difficile à établir. C'est donc un lieu où l'attention dérive, détachée de tout ancrage, de toute trajectoire ordonnée.

Cet oubli constitue le trait essentiel d'une violence fondatrice qui doit rester occultée, et qui n'est jamais mieux représentée que par le labyrinthe au cœur du mythe de Thésée. C'est ainsi qu'on trouve plusieurs personnages, dans la littérature contemporaine, qui se désarment du cours des choses pour se perdre dans des entrelacs de pensées en dérive. Ils s'adonnent à l'errance, au cœur d'un monde effondré et précaire, victimes de l'exclusion sociale, dont la violence fondatrice est difficile à cerner. Se montrant rarement (comme le résultat d'itinéraires de vie interrompus par des bouleversements abrupts: guerres, conflits, génocides, viols, ou même le caractère incertain et aléatoire de la distribution des revenus), cette violence apparaît avant tout comme un enchaînement de pensées dont la somme parvient à détruire les sécurités symboliques des errants qui passent des lieux habitables, concrets ou imaginables, aux espaces tourbillonnaires qui font perdre tout point de repère.



Les dédales de la littérature québécoise

Marie-Pierre Bouchard (2005), dans un mémoire de maîtrise portant sur *Le Souffle de l'Harmattan* de Sylvain Trudel, remarque qu'à partir des années 1980 les personnages enfants de la littérature québécoise n'ont plus la même portée contestatrice que ceux des romans nationaux de la Révolution Tranquille. Les nouveaux enfants, de plus en plus éloignés des collectivités uniques de la société "tricotée serrée", font face à la société du métissage et de l'hétérogénéité. Dans la culture post-référendaire, ces enfants évoluent dans une société fragmentée, elle-même sans repères, si ce n'est celui de la réussite individuelle basée sur les valeurs de l'argent et du profit.

Dans *Le Souffle de l'Harmattan*, l'enfant Hughes se sent déraciné, quand il découvre qu'il est un enfant adopté, et il s'éloigne volontairement de son milieu initial. Valorisant le détachement, il perd son sens de l'orientation pour pénétrer dans le labyrinthe de l'oubli. Et c'est là qu'il rencontre Habéké, un enfant africain, lui aussi déraciné, avec qui il trace des lignes imaginaires qui les renvoient à leur propre monde où ils finiront par commettre certains délits, comme un vol d'argent et le rapt d'une fille. Habéké, qui assume tout seul la responsabilité du rapt de Nathalie, est envoyé dans une maison de redressement où il écrit à Hughes son malheur de se trouver "dans un monde sauvage où tous rêvaient de le tuer, de lui trancher sa tête de nègre et de lui arracher le cœur tout palpitant pour voir s'il pissait du sang noir" (TRUDEL, 2001, p. 228).

Avec l'exemple de l'enfant Hughes, nous pourrions ici évoquer la littérature ducharmienne² pour enrichir les réflexions autour de ces nouveaux enfants de la culture post-référendaire. Comme le dit Monique Boucher (2005), contrepoint du culte de l'enfance idéalisée, le thème de l'errance offre un terrain de réflexion sur les effets de l'oubli qui plongent des personnages comme Bérénice (*L'avalée des Avalées*, 1966) et Milles Milles (*Le nez qui voque*, 1967) dans un labyrinthe où les lignes se rompent à tout moment. De même, la confusion et l'étourdissement qui semblent marquer le processus cognitif et affectif de tout être dans le labyrinthe, résumant bien la position du personnage de *La Québécoise*, de Régine Robin, dans la mesure où elle déconstruit la société de consommation montréalaise, déplaçant, en même temps, le sens des symboles les plus

²Celle des années 1960 et 1970, surtout avec *L'Avalée des Avalées* (1966) et *Le Nez qui voque* (1967). La critique considère que, dans les années 1990, surtout après le roman *Dévadé*, Ducharme change le ton de rébellion de ses personnages.



importants de la culture québécoise. Bien qu'il y ait presque vingt ans de différence entre les publications citées de Ducharme et celle de Robin, nous pourrions remarquer qu'elles constituent des matrices significatives de la dérision qui caractérise l'errance d'une grande majorité de personnages québécois contemporains dans la mesure où ces deux écrivains s'attaquent à ce que la culture peut avoir de mécanique et de sclérosé pour inventer du neuf.

Dans ce sens, l'enfant Hughes continue de montrer la dénaturalisation du petit africain qui devient un être du labyrinthe, détaché de ses mémoires du passé et de tout souvenir qui lui donnerait une orientation.

À son arrivée dans notre pays riche où il fait si froid, Habéké n'avait que quelques maigres années derrière lui et on a pu le dénaturiser pour son bien: on lui a enseigné le français, le hockey, la nage, la bicyclette, la politesse à table et le *O Canada*,! et puis il a appris tous les mercredis à déposer des sous à la caisse populaire infantile dans le gymnase de son école très primaire, et il a découvert des dimanches sous zéro en motoneige, des maux de cœur de cabane à sucre, le mouton même pas noir du dernier char allégorique de la Saint-Jean Baptiste, et naturellement la télévision où des pareils à lui mouraient au téléjournal pour nous faire réfléchir un peu avant le western de onze heures. Et Habéké a vu les épiphanies des crèches vivantes devant son église, il s'est fait crier des noms malpropres, a vomi des hotdogs, de la tourtière et de la bûche de Noël, a régurgité du coca-cola par le nez et a attrapé la picote, s'est étouffé avec le corps de Christ et quoi encore. (TRUDEL, 2001, p. 13)

On peut y reconnaître la méthode ducharmienne du mépris par un inventaire de signes choisis pour représenter une identité culturelle, comme le fait Milles Milles lorsqu'il démythifie la France et les États-Unis rêvés par les Québécois. Hughes pense que l'apprentissage imposé de ces signes de culture ici énumérés, le français, le hockey, *O Canada*, la cabane à sucre, la tourtière, etc, concernent une difficile confrontation qui détruit non seulement l'inventaire imaginaire d'un enfant africain, peuplé de légendes animistes et géocosmiques, mais qui pousse l'enfant à errer dans un univers inconnu.

Dans la même foulée des récits des mondes de violences d'une société d'indigences, se situe le roman de Maurício Segura, *Côte-des-Nègres*, un calembour avec le nom du quartier d'immigrants Côte-des-Neiges. Segura montre comment les jeunes des cités forment leurs bandes belliqueuses qui se dressent les unes contre les autres. Le



roman s'ouvre alors que Barbeau, directeur d'une école, s'efforce de vaincre le désordre des écoliers qui provoquent continuellement des incidents ethniques. Deux gangs se forment alors, les *Bad Boys*, constitué de Haïtiens, et les *Latino Power*, groupe de Sud-américains, qui se méprisent mutuellement et qui s'entredéchirent. L'affrontement des gangs marque au quartier Côte-des-Nègres, vu comme un dédale de la peur, le signal de cette nouvelle ère de la formation des enclaves ethniques, closes au monde extérieur, sont à l'image des ghettos noirs états-uniens. À travers les bagarres violentes des gangs reparaît le thème tragique moderne de la perte de repères, qui se déplace et s'élargit, tout en continuant à caractériser certains conflits violents à l'intérieur d'une société d'accueil qui est en train d'accepter les marques de l'hétérogène. Et pourtant, en dépit des politiques d'accueil, ce monde semble brisé ; on le sent perpétuellement menacé, toujours au bord de l'effondrement. Les écoles, véritable foyer pour l'intégration des cultures, se voient, dans ces deux romans examinés (celui de Trudel et celui de Segura), assiégées de toutes parts par des jeunes à la nature violente et indomptable.

À la station Lionel-Groulx, comme le métro de la ligne un en tardait , ils se sont amusés à remonter en sens inverse les escaliers mécaniques mais, bientôt, ils se sont lassés et se sont installés près d'une rampe pour reluquer les gens en bas . Tandis que Richard proposait de cracher sur un quinquagénaire chauve comme une balle de billard, le métro a glissé en gare. Dans le wagon, ils sont tombés face à face avec un groupe de jeunes Italiens qui, vêtus de salopettes, s'empiffraient, les bouts des doigts orange , de Cheetos au Barbecue. Des yeux, Richard tentait de tailler les bretelles de leur pantalon, et ses lèvres remuaient à peine: ils se pensent bien cool, ben ben cool...Au métro Peel, les Italiens ont quitté le wagon en file indienne et, dès que les portes se sont refermées, ils ont frappé contre la vitre et craché dessus. Richard a bondi comme un ressort, a martelé à son tour la glace et leur a fait un bras d'honneur : je savais qu'ils feraient ça, bande de peureux!
(SEGURA, 2003)

Le fractionnement de la mémoire de ces jeunes peut être observé dans ces voyages de métro où ils passent leur temps à s'affronter et à provoquer les autres voyageurs. La discontinuité se présente à nouveau dans ces mouvements qui font de la représentation de la ville un théâtre de jeux dans lequel se tisse une socialité fluide marquée d'actions violentes et inutiles. Tout se passe comme si une génération d'êtres dépossédés tournait en rond, en répétant les mêmes gestes qui dilatent le temps du



néant, en forçant l'imaginaire de l'oubli à se déplier, au sein duquel un imaginaire de l'irrationnel et de la destruction se conjugue pour laisser émerger la figure d'une altérité qui semble n'apporter aucune contribution à la ville d'accueil et qui surgit comme une anomalie du tissu social.

Mais la délinquance et la violence juvéniles ne sont pas restreintes aux milieux immigrants, et Bouchard souligne, dans son étude sur *Le souffle de l'Harmattan*, que le détachement, voire même l'éloignement du centre, est pratiqué par plusieurs jeunes québécois désenchantés par le monde de la consommation. D'autres romans abordent cette thématique, tels que *Squeegee*, d'Henri Lamoureux, montrant la dure vie des sans-abris et des laissés-pour-compte de la société, *Vamp* de Christian Mistral, qui parle d'une génération vamp et *Emma des rues* de Marie Gagnon, discourant sur l'usage des drogues.

Lisons des passages de ces trois romans:

- Nous sommes des sous-produits de l'asphalte.(...) La campagne c'est plate à mort. Ce n'est pas notre élément naturel. Nous mendions tous plus ou moins , ce qui rapporte peu. Lénine et moi avons piqué à la Voirie municipale des affiches "interdit de stationner " et nous avons en quelque sorte pratiqué la gestion d'un parc public. Nous avons installés nos affiches aux emplacements autorisés entre neuf et dix-sept heures et avons offert, pour le prix du parcomètre, l'exclusivité à quelques clients triés sur le volet. C'était risqué, mais c'était payant. (LAMOUREUX, 2003, 39)
- On descend station Sherbrooke. Les briques jaunes vibrent et chantent quand le métro repart. La Saint-Denis commence à s'animer, les flics sortent de leur trou et promènent leurs grosses bedaines arrogantes deux par deux parmi les bandes de couche-tard. (MISTRAL, 2004,108)
- Quand on apporta les hot-dogs et cette saloperie pétrifiée qu'ils osaient appeler la poutine, je noyai le tout de ketchup, posai la bouteille et m'absorbai dans la contemplation de mon assiette. Longtemps, je tins fixé mon regard sur ce repas qui refroidissait. Les frites pouvaient évoquer des cadavres blanchis emmêlés dans une fosse, raides et désarticulés et décharnés, la sauce brune, presque noire (elle devait venir du fond de la casserole), la sauce rappelait un bain de boue, une profonde et gluante mare de boue comme celles qui luisent sur le champ de bataille après l'orage. (MISTRAL, 2004, 144).



- Emma déambule maintenant sur l'avenue du Mont-Royal maintenant coloré de badauds. Elle farfouille dans ses poches à la recherche de petite monnaie. Un dix cents, un autre dix cents....et six sous noirs. (...)
- Emma mesure son impuissance. Fini le bon vieux temps où l'on saupoudrait de smack les billets de banque avant de les faire passer aux détenus. La combine a été éventée. Pauvre Serge! L'esprit dérangé, le corps maintenant entravé, voilà qu'il se dirige vers les affres du manque. Emma frissonne. Les douleurs d'un sevrage sont telles que leur seul rappel en ranime chez elle les symptômes. (GAGNON, 2005, 109)

Dans *Squeegie*, Michel, le personnage-narrateur, fait partie d'un groupe de sans-abri que Chloé a baptisé le "quatuor de l'errance". Il raconte son expérience de la rue et livre sa vision critique de la société de consommation qui provoque le surgissement d'êtres paumés, des clochards et prostituées, obligés de vivre dans des piaules pleines de rats pour échapper à la dureté des rues. Réunis par le hasard, ils partagent la même révolte contre leur condition de laissés-pour-compte.

Vamp est une chronique urbaine qui met en scène des jeunes de cette "génération vamp" qui pense à "vampiriser" le monde, c'est-à-dire à absorber et s'approprier les symboles culturels qui circulent dans le monde habitable pour subvertir leurs signifiés. Personnages désabusés et iconoclastes, les héros de *Vamp* sillonnent Montréal en rêvant d'une "super-femme", qui séduirait et terroriserait en même temps. Lecteurs de Kerouac et de Miller, ils passent leur temps dans les bars de la rue Saint-Denis.

Dans *Emma des rues*, après avoir échappé du centre de thérapie *Nuit et Jour*, Emma reprend son errance seule, sans son compagnon Prince. Pour mieux supporter son malheur et combler son besoin d'aider les autres, elle se remet à l'héroïne et jette son dévolu sur Serge, un psychotique qu'elle veut sauver à tout prix. Emma renoue avec Jos, le thérapeute de *Nuit et Jour* redevenu dealer s'associe à Speedy, le punk sur roues, porte secours à Beverly, la Brésilienne, et il fréquente Costa, un obèse à la voix flûtée. Emma poursuit sa quête de sens dans la vie, dans un Montréal très agressif par certains aspects, mais vivant et poétique sous d'autres. C'est le Montréal que Marie Gagnon connaît bien pour y avoir dérivé durant plusieurs années.

Ces passages témoignent, d'une façon générale, de la dérive de tous ces personnages qui cherchent à dénoncer les causes du démantèlement de la justice sociale



et de l'état de droit. Ce sont des textes et des récits qui jouent explicitement sur l'oubli politique. Cet oubli, qui paraît si simple, y devient révélateur, car il provoque le surgissement d'une masse de déshérités de la société, des personnes qui errent dans les espaces d'exclusion, sans droit au logis. Et pourtant ils inventent une autre ville et deviennent capables de structurer un imaginaire de l'errance qui érige une ville accessible aux déviations et aux nouvelles sortes d'échanges que les sans-abris instaurent. Un autre processus de remémoration se déploie, de la sorte, dans ce Montréal qui "vibre" et "chante" avec les mouvements de ses métros colorés qui aiguïsent tous les sens des passants.

C'est bien avec des voix, des saveurs, des odeurs, des couleurs et des coins de rue que la ville se ranime avec une nouvelle identité, permettant la construction d'autres palais de mémoire dans lesquels se confrontent les itinérants, les gangs et les flics. La ville y est ainsi l'objet d'un grand apprentissage qui mène ces personnages jeunes et oubliés à dénoncer leur situation sociale, avec, de nouveau, des voix narratives teintées de styles ironiques et déconstructeurs chers à Ducharme et à Robin, aptes à renverser le sens des signes de culture institués: "cette saloperie pétrifiée qu'ils osaient appeler la poutine".

La précarité chez Bertrand Gervais

Bertrand Gervais met en scène la problématique toujours actuelle du suicide des jeunes, dans *Gazole*, qui semble mettre en place des figures significatives de l'oubli. Lancelot, jeune parolier d'un groupe de rock, *Le Livre des Morts*, est trouvé pendu dans son studio, en pleine érection. Ce geste mortifère impressionne beaucoup la fille du groupe, claviériste et choriste, qui cherchera tout au long du roman à trouver des indices qui puissent justifier cette violence contre soi-même. Ce geste énigmatique conduit également le groupe de jeunes au cœur d'un labyrinthe. C'est une ligne qui se brise et qui permet au narrateur d'expliquer la déchéance des jeunes québécois dans une société en crise qui a oublié les rêves de la Révolution Tranquille. Ces jeunes souffrent davantage des contrastes de la société néolibérale, car ils sont invités à la fête commune de la consommation bien avant de s'impliquer dans les activités significatives de la socialité, sans pouvoir rien faire contre le démantèlement des services de santé et les



compressions du personnel dans les écoles. C'est ainsi que Gazole réfléchit, en tentant de comprendre le suicide de Lance.

... Je n'aurai pas d'enfants, je ne me marierai pas, je ne me trouverai pas d'emploi stable dans une banque...Je n'aurais pas de belles maison en banlieue avec piscine et chien de compagnie, réfrigérateur vert olive à portes parallèles, cuisinière électronique, chaine stéréo avec haut-parleurs en bois d'acajou...Je n'aurais pas de trousse de maquillage, de shampoing à la camomille, de parfums importés, de crèmes antirides, anti-n'importe quoi, de vernis à ongles, de garde-robes avec tenues de soirée, robes du dimanche... Je n'aurai pas de carte de crédit, pas de carte de visite, pas de carte de fidélité, pas de carte de membre. Je n'aurai pas d'amis qui décide de se pendre sans avertissement ni explication. (GERVAIS, 2001,118).

Clairement, Gazole compose un inventaire de signes de stabilisation d'une vie sociale considérée normale pour le déconstruire. Nous pourrions y remarquer la technique narrative de la sérialité énumérative, la compulsion de la liste qu'utilise Robin, grâce à laquelle il est possible de ramasser des informations distinctes du monde des objets dont on peut permuter les séquences à l'infini. Pour Gazole, il faudrait combattre absolument cette prolifération de signes de bien-être tant elle incarne la destitution du sujet, sa relégation à la forme humaine de la faillibilité qui conduit au geste violent radical du suicide.

Mais Gervais développe davantage le tragique de la condition humaine qui éclate en violences, crimes et cadavres dans le roman *Les Failles de l'Amérique*. Son protagoniste est un Québécois, Thomas, qui va faire un doctorat à l'Université Santa Cruz de Californie qui se trouve exactement sur les failles San Andreas. Ce déséquilibre géologique reflète le déséquilibre d'une société de la démesure dominée par la technique où "le désir pour la machine est tel qu'il nous fait oublier qu'il nous violente" (GERVAIS, 2005, p. 279).

Tom décide de faire sa thèse sur Le Modulor, un système de mesure conçu par Le Corbusier à la fin des années 1940, qui doit renseigner sur le rôle que joue l'architecture sur la vie dans les villes modernes. Une urbanisation faite de blocs de ciment et de machines, devenue l'affaire des ingénieurs et des entrepreneurs, leur signe de puissance, ne peut pas produire une ville humaine et harmonieuse. Cette urbanisation, selon l'auteur,



instaure une sorte de labyrinthe vertical, des "tours affreuses et sans âme" vivant de fonctions et de profits, enchevêtrement dans lequel les humains perdent le fil de la sociabilité. Le bout du fil de la sociabilité se trouve en bas, dans les allées et trottoirs, que l'urbanisation malade coupe.

L'incohérence des villes, un dédale où l'on se perd, est responsable de la bestialité des tueurs fous et en série. Ceux-ci représentent des anomalies monstrueuses qui démembrant des corps en série, sur leur propre chaîne de montage, étant donné que cette société de consommation ne peut plus fonctionner sans ses mécanismes de production sériée, même s'il s'agit de chaînes d'abattage. Dès lors, au désordre inhumain installé, dans les tours de béton, fait pendant le désordre des rues et des autoroutes, où se cachent des exclus, capables de renverser le schéma mythique, en devenant des Minotaures, comme des démiurges, qui déjouent les recherches des enquêteurs tout en contrôlant le chaos du monde et en le maîtrisant à leur guise (GERVAIS, 2008)

C'est ainsi que le protagoniste Tom décrit la nature de ces deux pôles labyrinthiques, la ville inhumaine et les routes où agissent les tueurs, tout en indiquant les formes de la violence fondatrice. Celle-ci, comme le montre Gervais (2008, p. 30) échappe au regard et s'impose comme un mystère, laissant transparaître seulement ses effets, c'est-à-dire les corps dépecés et déchiquetés de ses victimes. Elle s'oppose à la violence spectaculaire dont les gestes de mise à mort sont largement exposés dans les récits.

Mais, pour que cette violence fondatrice se présente comme objet de réflexion d'un personnage doctorant, Gervais utilise l'artifice de la lecture des faits divers du journal *Mercury News* par laquelle Tom énumère les caractéristiques, les actions et les victimes de chaque monstre. D'autre part, le protagoniste s'adonne à la lecture d'existentialistes comme Sartre et Camus, ce qui le conduit à penser à l'absurdité d'une société violente: "L'Amérique insouciante...fascinée par ses psychopathes... qui ouvre la porte au loup, sans se douter qu'on ne transforme pas une bête féroce en chien de compagnie simplement en lui mettant un collier." (GERVAIS, 2008, p. 139). Tom éprouve ainsi une sorte d'angoisse et de dégoût devant son existence, préférant déambuler par les rues tout en permettant l'émergence d'un récit de réflexion comme foyer actif d'une dialectique qui le force à évaluer la société de consommation, la culture de masse et l'automatisation, avec les problèmes inquiétants qu'elles provoquent.



Conclusions

Comme on peut le constater, ce texte a abordé plusieurs exemples de romans contemporains qui livrent des univers fictifs, représentant plusieurs sortes de vie précaires. Les itinérants, les mal-logés, les exclus de la mémoire collective sont des héros d'une esthétique diffuse, ou de ligne brisée, qui fait émerger des sortes de violence de la délocalisation.

Avec la métaphore du labyrinthe, il est facile de constater comment agissent ces personnages qui perdent leurs repères individuels et sociaux et qui errent sans cesse dans les coins les plus sinueux d'une ville moderne. Mais cette métaphore démontre aussi qu'il n'est pas très facile d'identifier les causes et les raisons immédiates d'actes violents qui sont les symptômes d'une profonde insécurité face au monde et à ses significations. En recourant aux matrices narratives de Ducharme et de Robin qui ont marqué les mouvements déconstructeurs de sens des références bien localisées dans la littérature québécoise contemporaine, nous avons voulu montrer la nature fragile des lieux habitables avec leurs charges sémantiques établies dans une longue période. Nous avons constaté dès lors qu'il existe une mobilité extrême qui modèle et remodèle l'espace urbain, en transformant l'habitabilité physique et symbolique et en produisant des sujets d'exclusion qui forment une véritable contre-mémoire.

Dans le cas spécifique de notre corpus québécois, nous avons remarqué d'une façon générale que ces personnages d'exclusion font fi des références qui indiquent l'inscription d'un sujet dans un espace, de l'enracinement dans une culture singulière. Les communautés d'appartenance doivent à tout le moment être bousculées, et ce, probablement, à cause de l'absence de caractères combatifs d'un imaginaire nationaliste qui mettrait de l'avant des forces collectives de ralliement. Il nous reste l'exemple de Tom aux États-Unis qui pense avec sa thèse sur l'architecture moderne à nous laisser un travail étoffé pour régler les problèmes de bestialité criminelle dans les villes modernes, sièges des excès capitalistes

Références



BEAUDET, M-A., HAGHEBAERT, E., NARDOUT-LAFARGUE, E., (dir.), **Présences de Ducharme**, Québec, Éditions Nota Bene, 2009.

BOUCHARD, Marie-Pierre, **Le décentrement salutaire dans Le Souffle de L'Harmattan de Sylvain Trudel**. Mémoire de maîtrise, UQAM novembre 2005.

BOUCHER, Monique, **L'enfance et l'errance pour un appel à l'autre. Lecture mythanalytique du roman québécois contemporain (1960-1990)**. Québec, Éditions Nota Bene, 2005.

GERVAIS, Bertrand, **La ligne brisée. Logiques de l'imaginaire**. Tome II. Montréal, Le Quartanier, Collection Erres Essais, 2008.

HAREL, Simon, **Espaces en perte. Les lieux précaires de la vie quotidienne**. Tome I, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007.

NICOLAS, Lucienne, **Espaces urbains dans le roman de la diaspora haïtienne**, Paris, L'Harmattan, 2002.

SOUZA, Licia Soares de, **Utopies américaines au Québec et au Brésil**, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004.

SOUZA, Licia Soares de, **Mythologies du métissage au Canada et au Brésil**, Saarbrücken, Presses Académiques Francophones, 2012.

Romans québécois

DUCHARME, Réjean, **L'Avalée des Avalées**, Paris, Gallimard, 1982, (orig.1966)

DUCHARME, Réjean, **Le nez qui voque**, Paris, Gallimard, 1993, (orig. 1967)

GAGNON, Marie, **Emma des rues**, VLB Éditeur, 2005.

GERVAIS, Bertrand, **Les Failles de l'Amérique**, Montréal, XYZ, 2005.

GERVAIS, Bertrand, **Gazole**, Montréal, XYZ, 2001.

LAMOUREUX, Henri, **Squeegee**, VLB Éditeur, 2003.

MISTRAL, Christian, **Vamp**, Montréal, Boréal, 2004, (orig. 1988)

ROBIN, Régine, **La Québécoite**, Montréal, XYZ éditeur, 2005. (orig. 1983).

SEGURA, Mauricio, **Côte-des-Nègres**, Montreal, Boreal, 2003, (orig. 1998)

BABEL: Revista Eletrônica de Línguas e Literaturas Estrangeiras
ISSN: 2238-5754 - n.02, jan/jun 2012



TRUDEL, Sylvain, **Le souffle de L'Harmattan**, Montréal, Éditions TYPO, 2001 (orig. 1986).